

Episode 3 : des mondes excentriques

Bien des erreurs dans les interprétations prétendument savantes de la révolution copernicienne et de ses conséquences tiennent à une étonnante surestimation de l'idée de centre, d'ailleurs réduite à sa dimension géométrique. Or, les cosmologies anciennes, et d'une certaine façon, celle de Copernic n'y échappe pas, n'ont jamais fétichisé un centre simplement spatial et géométrique de l'univers. Leur problème n'était pas de savoir ce qu'il y a au centre du système du monde, mais ce qui en constitue le pôle de signification ou, pour mieux dire le centre fonctionnel. Essayons de comprendre...

Centre géométrique et centre fonctionnel

Imaginons la salle du trône d'un palais royal. Une grande salle avec des dorures, des tentures, des gardes, un protocole Au centre géométrique de cette salle, imaginons que se tient un homme debout, un sujet du roi reçu en audience par exemple. Devant lui, contre l'un des murs de cette grande salle, se dresse le trône sur lequel siège le roi. Posons-nous une question très simple : quel est le centre de cette pièce ?

On peut bien entendu choisir de répondre en géomètre et en ce cas, le centre de cette pièce est le point exact où se tient le sujet reçu en audience. Mais quel sens particulier cela a-t-il ? Peut-on croire un instant que ce sujet ait l'impression que tout, dans cette vaste salle, tourne autour de lui ? Se sentirait-il humilié si le roi lui donnait l'ordre d'avancer vers lui, au risque de perdre sa position centrale ? Bien sûr que non. Le centre occupé par le sujet n'a aucune signification particulière parce qu'il ne bénéficie d'aucun privilège particulier. Un **centre géométrique** ne signifie rien d'autre que lui-même et sa détermination, par définition, n'est utile qu'aux géomètres.

Tout ce qui se passe dans cette pièce, on le conçoit aisément, est déterminé par la présence et la personne du roi. Certes, il n'occupe pas le centre géométrique de cet espace, mais tout ce qui s'y déroule, tout ce qui y a lieu est déterminé par son statut et sa présence. En d'autres termes, nous dirons que le **centre fonctionnel** de la salle est occupé par le trône sur lequel siège le roi. Et d'ailleurs, que le roi vienne à se déplacer, et le centre fonctionnel se déplace avec lui. Ainsi, s'il décide de se lever et de marcher vers son sujet, il confère soudain à la centralité géométrique une dimension qui n'est la sienne que d'accueillir la royale présence.

De la même façon, on ne comprendra ce qui se joue dans les représentations cosmologiques pré-galiléennes (Copernic compris par conséquent) qu'à condition de comprendre que le problème des anciens n'était pas un problème de géométrie cosmique, mais de cosmologie fonctionnelle.

L'héliocentrisme fonctionnel de Platon et d'Aristote

Je me satisferai ici de reproduire un extrait de l'ouvrage décisif de Jean Borella, La crise du symbolisme religieux (édition L'Age d'Homme/Delphica, p 32-33). Le texte d'Aristote qui s'y trouve cité est lui-même un extrait du Traité du ciel, 293b.

*Pour ce qui est de Platon, le lecteur le plus superficiel ne peut ignorer que le Soleil tient, dans sa doctrine, la fonction centrale, puisque, comme l'enseigne La République, il est le « rejeton », le « fils » du Bien suprême, image visible du principe (...) de l'Absolu (...) La Terre, elle, est l'ici-bas, le lieu inférieur, celui dont nous devons partir pour nous tourner vers le haut. Le platonisme est donc un **héliocentrisme fonctionnel** (c'est moi qui souligne), s'il est un géocentrisme astronomique. Mais la même remarque vaut pour Aristote qui distingue soigneusement deux sens du mot « centre » : « le centre de la grandeur » et « le centre de la chose », ou « centre naturel ». « C'est plutôt [écrit Aristote] à la façon dont, chez les animaux, le centre de l'animal n'est pas le même que celui du corps, qu'il est préférable de concevoir ce qui se passe dans le Ciel tout entier. C'est pourquoi ils [les Pythagoriciens] doivent plutôt chercher cet autre centre-là [le Soleil] qui est en effet un principe et une réalité précieuse, tandis que le centre local [la Terre] semble plutôt devoir occuper la dernière place que la première.*

Le théocentrisme fonctionnel des médiévaux

De la même façon, même si l'astronomie médiévale, de Ptolémée à Copernic, est géocentriste, elle n'accorde aucun privilège à la Terre du seul fait de sa centralité géométrico-cosmique. En effet, le centre fonctionnel du monde médiéval, en tant qu'il est création, se trouve hors de lui, hors-monde en quelque sorte, parce qu'il réside tout entier dans la personne du Créateur. Pour cette cosmo-théologie, la Terre demeure, comme pour les anciens, un ici-bas ou, éventuellement, le créateur peut rejoindre sa créature, à condition de consentir à déchoir de sa divine majesté... pour se faire homme.

Ce n'est pas ici le lieu de penser avec précision cette cosmo-théologie médiévale qui a aussi une fonction anthropologique et morale. Mais il convient de se souvenir que la révolution copernicienne reste largement tributaire de ce théocosme médiéval. On pourrait même aller jusqu'à dire que si le système de Copernic est cosmiquement héliocentré, il est fonctionnellement géocentrique. En effet, comme nous le verrons, le Soleil est bien dans la cosmologie copernicienne le centre géométrique de l'univers, mais il n'est pas au centre des mouvements planétaires et joue un rôle très réduit dans ce qu'il appelait « la mécanique céleste » (voir note 65, p 37, de l'ouvrage déjà cité de Jean Borella).

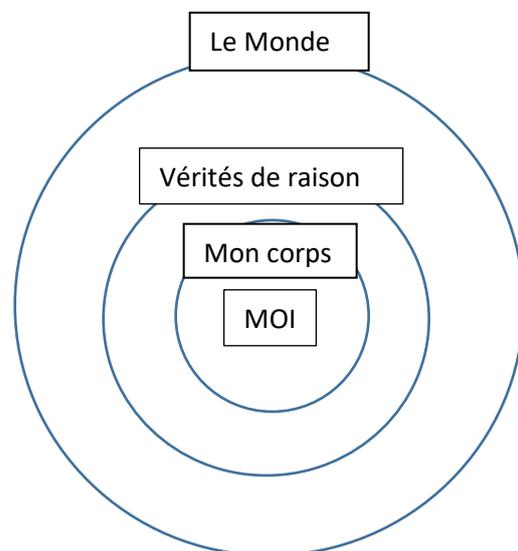
L'égo-centrisme métaphysique des modernes

Certes, quelque chose change progressivement dans les représentations que l'homme moderne, disons pour faire vite à partir de Descartes, se fait du monde, de Dieu et de lui-même. Mais l'héliocentrisme plus géométrique que fonctionnel de l'astronomie copernicienne ne saurait écarter un autre type de centralité dont on trouve chez Descartes (1596-1650) l'expression la plus nette.

Dans le discours de la méthode, et plus précisément encore dans les Méditations métaphysiques, Descartes s'interroge sur ce qui est le plus certain dans l'expérience que nous faisons de la réalité. Dans un mouvement que les élèves de Première découvriront peut-être (sans doute) en Terminale, Descartes invite son lecteur à écarter consécutivement (et de façon

simplement méthodologique) trois ordres de réalité qui ne sauraient fournir des titres suffisants pour candidater à la fonction de certitude absolue : les choses du monde (étoiles, ciel, soleil, maisons, rues, forêts, animaux...), les idées de la raison (par exemple que $2+2 = 4$) et... mon corps. Que reste-t-il alors de certain dans mes représentations si je ne saurais être sûr qu'il existe un monde (vérités d'expérience commune), que $2+2 = 4$ (vérités de raison) et que j'ai un corps (vérité immédiatement sensible) ? La réponse est un classique mal connu et mal compris : quand bien même le monde n'existerait pas, quand bien même $2+2$ ne feraient pas 4, quand bien même mon corps serait un corps de rêve (si si ! on peut rêver !), il n'en resterait pas moins que MOI qui pense qu'il existe un monde, que $2+2 = 4$ et que j'ai un corps, je ne peux pas ne pas exister. C'est cette idée que Descartes résume dans la fameuse formule dite du *cogito* : je pense (donc) je suis.

Ce qui nous importe ici, c'est que ce MOI qui se trouve assuré de son existence à partir d'un triple jeu de réduction, se retrouve de fait au centre métaphysique de toutes ses représentations, comme essaie de le montrer le schéma ci-dessous :



On retrouvera aisément ici un modèle représentatif qui est celui des cosmologies, qu'elles fussent héliocentristes ou géocentristes, peu importe (la Terre ou le Soleil au centre de cercles concentriques sur lesquels circulent les planètes). Mais ici, le centre « du monde », du moins du monde représenté, c'est le MOI qui, en latin, s'écrit EGO. On pourrait donc parler ici, sans donner la moindre dimension morale à cette formule, d'égoцентризм cartésien. C'est désormais EGO, moi, chaque moi, qui est métaphysiquement, au centre du système de ses représentations d'un monde qui, comme nous l'avons vu, n'est monde que d'être représenté.

Du GEOcentrisme des anciens à l'EGOCentrisme des modernes, le déplacement est minimal (juste 2 lettres à intervertir). Mais l'effet est important. Désormais, c'est à partir de l'homme, de son intelligence propre, de ses représentations intellectuelles que se dessineront des conceptions du monde qui prétendront moins nous dire quelque chose du monde ou de Dieu, que de la puissance spéculative d'une humanité fière de se penser comme sujet, comme un MOI irréductible autour duquel s'organise le réel. A la cosmothéologie des médiévaux peut

Par Yann Martin

alors succéder une cosmo-anthropologie en laquelle le monde, peut-être, aura cessé de s'ouvrir à ce qui l'excède, le dépasse et lui donne sens.

Mais nous verrons cela au prochain épisode.